

L'INFLUENCE ORIENTALE DANS LA VIE JOURNALIÈRE

Nous arrivons à la dernière partie de ce travail et nous avons cru important de montrer l'apport que laissèrent les diverses populations qui séjournèrent à Acapulco pendant le XVIIème siècle; il paraît tout aussi indispensable de dire comment les marchandises orientales influèrent sur les techniques, les formes et les coloris existants à la Nouvelle Espagne pour conduire à de nouvelles créations durant l'époque coloniale, développant ainsi un style typiquement mexicain.

Nous nous proposons d'aborder les résultats de cette influence dans les quelques domaines particuliers que sont le vêtement régional, les objets décoratifs qui envahirent les maisons seigneuriales de la Nouvelle Espagne comme les laques, les intéressantes pièces de mobilier que sont les paravents et les porcelaines, l'alimentation avec les épices, les plantes, les arbres et leurs usages, et finalement les chats domestiques, espèce animale qui fut de grande importance à bord du galion comme à Acapulco.

2.1. Trois costumes régionaux.

A partir du XVIIème siècle, avec les mouvements du galion de Manille à Acapulco, une influence orientale commença à se faire jour dans le vêtement local; et au XVIIIème siècle, avec l'arrivée de la mode française à la Nouvelle Espagne, *el color, la fantasía y la imaginación*¹⁰²⁴ firent irruption dans la mode du vice-royaume, donnant naissance aux costumes régionaux.

Le XIXème siècle fixa son regard sur la *china poblana* et la *tehuana*, leurs attitudes désinvoltes, leur beauté et l'originalité de leurs vêtements furent rapidement mises en exergue par les écrivains mexicains et les voyageurs étrangers. Après la Révolution mexicaine, on

¹⁰²⁴ VALDIOSERA BERMAN, Ramón. *3000 Años de Moda Mexicana*, México, EDAMEX, 1992, p. 159.

pensa nécessaire de créer une identité, en cherchant de nouveaux symboles nationaux dans la splendeur de Mexico, qui par ailleurs servirent à louer le pays par rapport à l'image méconnue et vilipendée qu'il avait à l'étranger. Le cinéma mexicain à sa grande époque grandit ces deux figures, et alors que la *china poblana*, en représentant les trois branches les plus importantes du métissage et en portant sur son costume les trois couleurs du drapeau mexicain¹⁰²⁵ et l'aigle national brodé en paillettes se transformait pour devenir l'emblème du pays, la *tehuana* fut l'inspiration des peintres comme Diego Rivera, Roberto Montenegro, Angel Zamarripa, Olga Costa etc. Mais il décora aussi les billets de dix pesos. Le costume *d'Acateca* suivit une tendance assez similaire cependant locale.

Notre propos est de montrer comment dans ces trois costumes de différentes régions la même influence d'Extrême-Orient se rencontre en augmentant de l'un à l'autre, nous arrêtant en particulier sur le vêtement *d'acateca* qu'il faut considérer aujourd'hui comme le plus représentatif de l'Etat de Guerrero.

Chaque région et chaque ethnie du Mexique ont leur costume typique qui les représente. En général, ces vêtements suivent un modèle commun ; tous comportent une jupe, une blouse et un rebozo. Il est probable qu'il faille voir à la fois une origine préhispanique, puisque les femmes s'habillaient d'un *huipil*¹⁰²⁶ et d'un *enredo*¹⁰²⁷, et une influence espagnole, parce qu'en 1537, dans le but de supprimer les antagonismes manifestés par le vêtement, Vasco de Quiroga dicta quelques ordonnances par lesquelles il mettait les indigènes au même niveau, disposant que les femmes utilisent : ... *falda plegada, larga hasta el tobillo, blusa o hiconengo y tocas blancas, llevando la cabeza siempre cubierta las casadas y descubierta, las que no lo eran*¹⁰²⁸.

2.1.1. La *china poblana*.

Nous pourrions croire que le nom du costume de *china poblana* attribue une prédominance majeure à l'influence asiatique. En réalité, il y a peu d'éléments qui le connectent effectivement avec l'Extrême-Orient: les paillettes qui décorent la jupe et qui devinrent à la mode à partir du XVIIIème siècle¹⁰²⁹, les fils de soie utilisés pour les broderies de la chemise,

¹⁰²⁵ Le vert, le blanc et le rouge de la *grana cochinilla*.

¹⁰²⁶ *Huipil*: Blouse-sac.

¹⁰²⁷ *Enredo*: tissu qui se port à la ceinture pour former une jupe.

¹⁰²⁸ ARMELLA DE ASPE, Virginia. *Vestido y evolución de la moda en Michoacán*. Herencia Española en la cultura material de las Regiones de México. XII Coloquio de Antropología e Historia Regionales/ ed. par. Rafael Diego FERNÁNDEZ. Zamora: El Colegio de Michoacán, 1993, p. 295.

¹⁰²⁹ VÁZQUEZ MANTECÓN, María del Carmen, *La china mexicana mejor conocida como china poblana*, México, Instituto de Investigaciones Históricas UNAM, 2000, p. 135.

le *rebozo* de soie et la légende sur laquelle nous nous arrêterons car elle traite du XVII^{ème} siècle.

En 1898, dans son *Historia de la ciudad de Puebla*, le colonel Antonio Carreón eut l'idée de lier le costume de la *china poblana* à la région de Puebla de los Ángeles. Utilisant un fait divers réel du XVII^{ème} siècle qui s'était déroulé à Puebla de los Ángeles, il créa l'ensemble d'une légende exotique à partir de la vie d'une enfant esclave de douze ans qui arriva par le galion de Manille à Acapulco en 1621.

Mirrah, séquestrée avec son frère par les Portugais, baptisée à Cochin par les jésuites en tant que Catarina de San Juan, voyagea habillée en garçon pour être vendue en *condiciones favorables*¹⁰³⁰ à la foire du port. Elle fut achetée à Acapulco par le très pieux capitaine Miguel de Sosa qui l'emmena à Puebla où il résidait avec son épouse. A sa mort, il octroya la liberté à Catarina de San Juan, pourvu qu'elle s'occupe de sa femme, mais celle-ci entra au couvent et le père Pedro Suarez l'engagea comme servante. A sa mort, Catarina de San Juan fut déclarée vénérable même si l'Eglise ne lui concéda pas le titre, et elle fut reconnue comme sainte à Puebla de los Ángeles au XVII^{ème} siècle.

Ainsi, avec cette histoire, le colonel amalgamait le nom de «*china*» à un pays lointain et admirable, et associait «*poblana*» à sa région natale : Puebla de los Ángeles.

Quant à l'autre élément du costume féminin, le *rebozo*, on l'utilisait depuis 1572 à la Nouvelle Espagne selon frère Diego de Durán. L'influence espagnole des voiles et des mantilles¹⁰³¹ qu'utilisaient les dames de l'élite fit que les femmes, profitant de la largeur de travail du *telar de cintura* préhispanique¹⁰³² et utilisant le coton, la laine et la soie, conçurent le *rebozo*.

¹⁰³⁰ RUSTOMJI-KERNS, Roshni, «Las raíces olvidadas de Mirrah-Catarina», *Artes de México*, Jul.-Sept. 2003, n°66, p. 24.

¹⁰³¹ Depuis le XV^{ème} siècle, on commença à porter en Espagne la *mantilla de aletas* composée de trois draps. Aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, la *mantilla* en tant que vêtement et complément du costume, confectionnée en laine, en flanelle ou en drap, se généralisa dans toute l'Espagne. L'usage de la mantille de dentelle commença au XVII^{ème} siècle mais ne fit partie que de la garde-robe de quelques élégantes. Son usage se généralisa à la cour à l'entrée du XVIII^{ème} siècle, remplaçant complètement la soie et le drap par la dentelle. La reine Isabelle II, au XIX^{ème} siècle, encouragea l'usage de la mantille, la transformant en une coiffure distinguée de la femme espagnole. La *peineta*, qui permet de soutenir et de soulever le voile qui tombe sur le visage, était utilisée depuis que les romains s'étaient établis en Espagne. Le grec Artemidoro de Efeso voyagea le long des côtes ibériques cent ans avant Jésus Christ et décrivit la coiffure des femmes comme étant: *grandes armazones en la cabeza, sobre la que se ponían el velo a manera de sombrilla, que les cubría el semblante*. Les *peinetas* de forme ronde, carrée, rectangulaire, nues ou dessinées, étaient auparavant en écaille ou en coquillage de différentes tonalités.

¹⁰³² *Telar de cintura*: métier à tisser préhispanique.

A partir du XVII^{ème} siècle, avec l'arrivée du galion de Manille, le *rebozo* subit des transformations inspirées des tissus originaires d'Inde. Puis au XVIII^{ème} siècle, les *rebozos*, influencés par les broderies chinoises joliment finies et à grande combinaison de couleurs, furent brodés de dragons, faisans et galions. Aujourd'hui, le *rebozo* connu sous le nom de *de bolita* utilise encore la technique asiatique de l'*ikat*, qui consiste à faire des noués dans la toile avant de la teindre pour laisser les points blancs qui distinguent cette étoffe¹⁰³³.

Une prédominance arabe et espagnole peut se trouver dans la décoration des pointes du *rebozo* qui sont joliment prolongées d'un tissu de fils entrelacés avec des nœuds sur le *rapacejo*¹⁰³⁴ appelé macramé.

Si le *rebozo* était le vêtement des femmes du peuple, le *mantón de Manila*, brodé de papillons, de chrysanthèmes, de paons et d'oiseaux exotiques, était celui des dames de la haute société du XIX^{ème} siècle. Malgré son nom, ses broderies venaient de Canton ou de la province de Fu-Kien et non de Manille.



Fig.71: *Mantón de Manila* de plus de cent cinquante ans, rose, brodé à la main de fleurs multicolores.

¹⁰³³ Marita Martínez del Río, *op. cit.*, p. 90. Dans: El comercio con Asia.

¹⁰³⁴ *Rapacejo*: Ame de fil en chanvre ou en coton sur laquelle sont torsadés des fils de soie ou de métal pour former une cordonnette de frange.

2.1.2. La *tehuana* et la *acateca* : deux vêtements à influence orientale.

Sans aucun doute, une des conséquences du transit terrestre des marchandises rapportées par le galion de Manille fut l'enrichissement des coutumes locales. Ainsi, à Tehuantepec, passage obligé du voyage entre Acapulco et Veracruz via le fleuve Coatzacoalcos, naquit le joli costume des *tehuanas* qui, comme s'accordent à le dire Teresa Castelló et Miguel Ángel Fernández, est inspiré dans les broderies de ses fleurs par le style des *mantones de Manila*.

Les délicats motifs floraux similaires à un filigrane peuvent être brodés à la main comme sur les *huipiles* ou les jupons à volants. La coutume veut que le motif de la jupe brodée concorde avec celui du *huipil*. Il est réalisé au point de chaînette, à l'aiguille ou au crochet, mais malheureusement ce dessin se porte peu. Les jours de fête, les *tehuanas* ont l'habitude de se couvrir la tête avec ce qui s'appelle le *huipil grande*, une espèce de blouse de dentelle, avec des fausses manches à deux bordures qui entourent le décolleté et le bord inférieur. Cependant si on regarde cette espèce de coiffure, elle ressemble plus à un vêtement d'enfant ; on raconte que la mode commença avec une femme qui se mit sur la tête la robe de son enfant mort. Ce beau vêtement, le plus attrayant de tout le Mexique, est complété de la *calabaza* ou *xicalpestle* dont nous parlerons un peu plus bas.



Fig. 72: *Huipil de Tehuana*.

De même, nous pouvons supposer que l'influence orientale modifia aussi le costume d'*acateca* qui aujourd'hui, bien qu'il existe d'autres costumes dans le Guerrero, est le plus représentatif de l'Etat, ce qui montre la force de l'impact initial.

Le costume d'*acateca* tire son nom du village d'origine nahuatl d'Acatlán où il est fabriqué. Jusqu'à ce jour, les femmes du village de Zitlala continuent à utiliser ce *traje de flores*¹⁰³⁵, bien que la coutume de le porter durant les fêtes patriotiques ou en d'autres occasions existe aussi encore à Chilapa et à Zitlala.

Il présente une blouse, ou *huipil*, réalisée auparavant en soie blanche. De forme carrée, large et ouvert sur les côtés, ses manches et son col rond présentent une profusion de broderies au fil de soie de couleur. La jupe ou *enredo*, en coton, teinte en bleu, était faite au *telar de cintura*¹⁰³⁶. Elle présente un dessin de franges bleu foncé, alternant avec trois bandes horizontales bleu plus clair qui sont aussi brodées en couleurs vives. L'*enredo* est très ample, et à la différence de la jupe de type européen, il ne comporte pas de ceinture. On l'arrange en le pliant autour de la ceinture et en laissant sur l'arrière plus de plis que devant, et il tient à l'aide du *huipil* qui s'attache par-dessus la jupe.

Auparavant, on portait sur la tête une *jícara* laquée de rouge comportant des motifs floraux, qui servait aussi de récipient pour l'eau, l'*atole* ou autre nourriture.

¹⁰³⁵ Il y a des variations entre les *trajes de flores* qu'utilisent les acatecas, les zitlaltecas et les chilapeñas. Dans: HÉMOND, Aline, *Bordar entre las mujeres nahuas de Acatlán: arte floral, rituales agrarios identidades textiles*, Simbolismo y ritual en el textil mesoamericano. II Coloquio del Museo Textil de Oaxaca/ ed. par. Ana Paula FUENTES. Oaxaca, 2010, p.1-4.

¹⁰³⁶ Aujourd'hui, la toile se fait aussi à la machine. *Ibid.*



Fig. 73 Dame portant le costume *acateca*. Collection personnelle.

Nous sommes partis du fait que, comme Tehuantepec, Tixtla et Chilapa, enclavées dans la région de la *Montaña* de l'Etat de Guerrero, étaient au XVIIème siècle des lieux de passage des *recuas* vers Puebla de los Ángeles, pour ensuite aller sur Veracruz. Comme on l'a déjà mentionné, c'étaient aussi des villages chargés de maintenir en bonne condition le chemin qui reliait Acapulco avec la ville de Mexico.

Un autre point clé paraît être la présence des augustins qui furent, avec frère Andrés de Urdaneta et les frères qui accompagnèrent Legaspi, le premier ordre religieux à s'établir aux Philippines. Depuis 1534, ils avaient fondé un couvent à Chilapa¹⁰³⁷, et bien que nous ne disposions pas de date, ils s'étaient aussi installés à Tlapa. Leur action se répercuta à Tixtla, Acatlán, Zitlala, Olinalá et Huamuxtitlán, villages aujourd'hui de la région de la *Montaña* et de la *Sierra*.

On pourrait penser que comme dans les îles, ces religieux s'occupèrent de l'éducation des indigènes à qui, en plus du catéchisme, ils enseignaient à lire, écrire, compter, cultiver les légumes, à employer de nouveaux outils, ou à utiliser de nouveaux matériaux. Cependant, les

¹⁰³⁷ En 1531, les premiers frères augustins Agustín de la Coruña y Hyerónimo de San Esteban s'établirent à Chilapa. Dans: DEHOUE, Danièle, *Cuando los banqueros eran santos. Historia económica y social de la provincia de Tlapa, Guerrero, México*, Estampa Artes Graficas, 2002, p. 31.

augustins de la région de la *Montaña*, comme ceux des Philippines, recevaient des villages indigènes un tribut donné partie en *reales* partie en maïs. Pour obtenir l'argent nécessaire, les *indios* étaient dans l'obligation de vendre une partie de leur production marchande et de payer avec leur travail. Jusqu'en 1619, un de leurs travaux qui était d'égrapper, de filer et de tisser le coton¹⁰³⁸, était attribué aux femmes¹⁰³⁹. De même, ces religieux augustins achetaient les marchandises chinoises à la foire d'Acapulco pour les revendre aux indiens à des prix peu bon marché, les faisant payer en *grana cochinilla* qu'ils payaient moins que son prix¹⁰⁴⁰. Rappelons que l'un des chargements importants que transportait le galion lors de son retour vers Manille était précisément la *grana* qui était utilisée pour la teinture des soies.

Grace à frère Bernardino de Sahagún, nous savons que depuis avant l'arrivée des Espagnols, la *tejedora de labores* savait nuancer les couleurs et ordonner les bandes sur les *mantas*, pouvant les tisser *con hilos gruesos a manera de cotonia de Castilla*¹⁰⁴¹. Nous savons qu'Olinalá et Tlapa envoyaient des habits de guerriers comme un des tributs exigés par Moctezuma¹⁰⁴². Il est probable que ces augustins de Chilapa ou de la région enrichirent le travail de broderie des indigènes, ajoutant aux motifs décoratifs déjà utilisés avant l'arrivée des Espagnols d'autres dessins de style oriental, comme les religieux du même ordre l'avaient fait à Bulacán aux Philippines où ils avaient fondé une école pour petites filles brodeuses¹⁰⁴³. Par ailleurs, les augustins montrèrent aux naturels des Philippines comment fabriquer les textiles qui utilisaient le coton, parfois coloré à l'indigo¹⁰⁴⁴, ce bleu foncé connu à la Nouvelle Espagne sous le nom *d'añil*. Ces toiles étaient décorées de broderies en fils de soie de différentes couleurs. Au XVIIème siècle, lors de son voyage de Veracruz à la ville de Mexico, frère Isidro de la Asunción, OCD, remarqua que dans le village de San Lorenzo toute la population était constituée de noirs et de noires, qu'ils allaient sans chemise et se couvraient avec *un lienzo vareado de blanco y azul*, et ajoutait que *este es el común vestir de los indios en todas partes*¹⁰⁴⁵.

¹⁰³⁸ Olinalá et Huamuxtitlán cultivaient le coton bien avant l'arrivée de Cortés, coton qui servait à l'époque de la Colonie à vêtir les indigènes et les esclaves.

¹⁰³⁹ Danièle Dehouve, *op. cit.*, p. 116-117.

¹⁰⁴⁰ Danièle Dehouve, *op. cit.*, p.122.

¹⁰⁴¹ SAHAGÚN, Bernardino de. *Historia General de las cosas de Nueva España*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 561. (Sepan Cuantos n°300).

¹⁰⁴² Nous savons que l'un des tributs exigés par Moctezuma étaient les habits de guerriers qu'envoyaient Olinalá y Tlapa. Danièle Dehouve, *op. cit.*, p. 101.

¹⁰⁴³ Arturo Guevara Sánchez, *op. cit.*, p. 89.

¹⁰⁴⁴ Arturo Guevara Sánchez, *op. cit.*, p. 89.

¹⁰⁴⁵ Silvio Zavala, *op. cit.*, p. 41. Dans: El servicio personal de los indios.

Au XVIIIème siècle, deux participants de l'expédition d'Alejandro Malaspina mentionnèrent le vêtement des femmes de la région : le colonel Antonio Pineda y Ramirez remarqua à son passage à Iguala qu'elles utilisaient une jupe de *cambaya* ou de *pañito de Yndia*¹⁰⁴⁶, et à Acapulco, le marin Arcadio Pineda observa que la majorité des femmes d'Acapulco *usaban faldas que les llegaban a los pies, confeccionadas en cambaya y de otro género ligero de China ,...de rayitas azules sobre fondo blanco*¹⁰⁴⁷.

Toutes ces informations appuient notre argumentation, parce que d'une façon ou d'une autre elles présentent une relation avec la jupe d'*acateca*. Nous supposons que la toile de *cambaya*, dessinée à base de franges de différentes couleurs, a pu influencer lors de la création de la toile de la jupe d'*acateca*, qui arrange aussi des bandes de couleur. Sa confection en coton couleur bleu foncé comme *l'añil* nous rappelle que c'est de la même couleur que les augustins enseignaient aux Philippins à teindre les cotons dans les îles; mais elle nous remémore qu'à l'époque préhispanique, le coton¹⁰⁴⁸ était réservé aux nobles, et la couleur bleue¹⁰⁴⁹ au *tlatoani*, au Roi, à cause de sa rareté. Les augustins de Chilapa contribuèrent-ils à un processus de démocratisation de ces deux éléments, ou ces mêmes villages choisirent-ils ces deux matériaux, synonymes de la royauté à une autre époque, pour créer le costume d'*acateca* ?

La combinaison de bandes claires et obscures est une manière de marier les couleurs comme le faisait la *tejedora de labores*, mais le choix du motif entrelaçant des raies de fil bleu clair sur les bandes bleu foncé dénote bien l'influence des textiles arrivés par le galion de Manille. Nous croyons que les broderies tant de la blouse que de la jupe sont d'influence orientale: pour cela nous nous appuyons sur l'existence de fleurs, d'oiseaux et de papillons que l'on trouve surtout sur le *huipil* mais qui ornent aussi le *mantón de Manila* et les chasubles. Un autre motif plaidant pour cette hypothèse est que les dessins préhispaniques qui décoraient les habits étaient soit de forme géométrique comme des carrés, des rectangles, des triangles, soit

¹⁰⁴⁶ Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 134.

¹⁰⁴⁷ Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 95.

¹⁰⁴⁸ CASTELLÓ YTURBIDE, Teresa. *Indumentaria y Orden Social entre las Castas de mestizaje*. Herencia Española en la cultura material de las Regiones de México. XII Coloquio de Antropología e Historia Regionales. / ed. par. Rafael Diego FERNÁNDEZ. Zamora: El Colegio de Michoacán, 1993, p. 255.

¹⁰⁴⁹ Avant l'arrivée des Espagnols à Tenochtitlán, le bleu était rare et réservé au monarque; son usage par une autre personne était durement réprimé. Dans: Virginia Armella de Aspe, *op. cit.*, p. 294. Dans: Vestido y evolución de la moda en Michoacán.

des représentations d'animaux venimeux comme des scorpions et des serpents qui servaient parfois à protéger celles qui les portaient de la pique de l'animal¹⁰⁵⁰.

Nous supposons que le costume *d'acateca* recèle plus qu'une simple relation entre les cultures indigène et espagnole. Que ce soit à cause des augustins de cet important centre missionnaire en constante liaison avec les Philippines, à cause de la vente forcée des marchandises chinoises qu'ils imposaient aux indigènes, ou que ce soit encore le fruit du passage des marchandises du galion de Manille vers Puebla ou Veracruz ou de l'envoi depuis Acapulco vers Tixtla de textiles orientaux¹⁰⁵¹, il est certain que durant cent ans au moins, ce mouvement exposa doucement les habitants du lieu à cette influence qui modifia leur gout jusqu'à s'infiltrer dans leur imagination, donnant comme résultat un vêtement de confluences au moins indigène, espagnole, chinoise, et hindoue.

2.2. Les laques.

Les Etats actuels de Chiapas, Guerrero et de Michoacán n'ont pas perdu le savoir et la tradition de la laque. Les techniques et les dessins qu'ils utilisent dans la décoration de leurs pièces mélangent un savoir multiculturel dans lequel sont présents le galion de Manille et Acapulco comme porte d'entrée de l'art oriental. Notre intérêt est d'essayer de montrer les courants qui s'agrègèrent à ce savoir déjà existant avant l'arrivée des Espagnols.

Les *guajes*¹⁰⁵² ou calebasses, les *jícaras* ou *tecomates* de l'arbre de Cirián étaient utilisés comme objets nécessaires dans l'usage domestique. Selon leur forme ronde, longue, large ou pointue, on leur adaptait des anses ou des pieds, et Bernardino de Sahagún explique qu'elles étaient *blancas, prietas, pardas, amarillas y algunas pintadas*¹⁰⁵³. Dans la vie courante, on y buvait l'eau, *l'atole*, on en faisait des *bacines para lavarse las manos, o agujereadas para colar*, des hochets, des bouteilles, ou pour extraire *l'aguamiel*, le suc du maguey¹⁰⁵⁴. Ces pièces pouvaient être très fines et luxueuses, par exemple celles qui étaient destinées au

¹⁰⁵⁰ SOTO SORIA, Alfonso, *Vestidos, diseños y ambiente*, El Textil Mexicano Línea y Color, ed. par Museo Rufino Tamayo, México: 1986, Feb.-Abril., p.13.

¹⁰⁵¹ Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 128.

¹⁰⁵² RAE. *Guaje*: Plante de la famille des Cucurbitacées, rampante, présentant des feuilles vertes en forme de coeur en botte, munies en dessous de villosités vertes, donnant de grandes fleurs jaunes en forme de clochettes et de grands fruits qui mûrs sont généralement de couleur jaunâtre mat.

¹⁰⁵³ Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 570. Libro X. Capitulo XXI.

¹⁰⁵⁴ *L'acocote, Lagenaria cineraria*, a des fruits allongés jusqu'à un mètre de long, certains étant étroits ou de forme étrange. *Dans*: Maximino Martínez, *op. cit.*, p. 101.

service de la table de l'empereur. Isabel Medina mentionne qu'elles pouvaient être utilisées dans les actes religieux pour recevoir les cœurs des sacrifices humains¹⁰⁵⁵.

Plus de vingt mille *jicaras* et *tecomates*, de tailles diverses, naturelles ou laquées, constituaient le tribut des populations sous le joug de l'Empire aztèque. Trois lieux principaux pratiquaient la technique de la laque ou fournissaient la matière première. Michoacán était un centre spécialiste de la laque de luxe pour les rois *purepechas*. Frère Bernardino de Sahagún mentionne que ces pièces arrivaient du *Guatemala*¹⁰⁵⁶ à Tenochtitlán. Dans la région de la Montaña de Guerrero, Jicayán et Chilapa payaient une partie du tribut en *jicaras*, Tepecoacuilco en *chía*, une des huiles asséchantes entrant dans la composition de la laque¹⁰⁵⁷, Olinalá donnait quarante grandes cruches de *tecozahuatl* ou ocre jaune pour la peinture¹⁰⁵⁸.

Frère Bernardino de Sahagún nous révèle les techniques utilisées dans leurs décorations, telles qu'il les vit au marché de Tlatelolco auprès des vendeurs de *jicaras*:

*...primero las unta con cosas que las hacen pulidas; y algunos las bruñen con algún betún, con que las hacen relucientes, y algunos las pintan rayendo, o raspando bien lo que no está llano, ni liso, y para que parezcan galanas úntalas con el axin, o con los huesos de los zapotes amarillos molidos, y endurecelas o cúralas al humo, colgándolas en la chimenea*¹⁰⁵⁹.



Fig. 74: *Tecomate* suivant la technique du griffé : les dessins sont portés sur la couche superficielle et au moyen d'un stylet on découvre la couleur de la seconde couche. Collection personnelle.

¹⁰⁵⁵ MEDINA GONZÁLEZ, Isabel. *¿Maque Prehispánico? Una Antigua Discusión*. En, RIVERO BORRELL, M. Héctor. *Lacas Mexicanas*. México, Museo Franz Mayer, Artes de México, 1997, p. 23. (Colección Uso y Estilo n°5). Isabel Medina González, *op. cit.*, p. 22.

¹⁰⁵⁶ Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 569. Libro X. Capítulo XXI.

¹⁰⁵⁷ Danièle Dehouve, *op. cit.*, p.101, 111-112.

¹⁰⁵⁸ TIBÓN, Gutierre. *Olinalá*. Artesanos, Artesanías y Arte Popular de México una Historia Ilustrada/ ed. par. Victoria, NOVELO. Madrid: INI, Universidad de Colima, Culturas Populares, 1996, p. 57.

¹⁰⁵⁹ Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 569. Libro X. Capítulo XXI.

Avec l'arrivée du galion de Manille, deux tendances artistiques et techniques influencèrent la façon mexicaine de travailler la laque: la technique chinoise, connue depuis plus de trois mille ans¹⁰⁶⁰ et qui, mille ans avant notre ère, avait été intégrée à la deuxième, japonaise, connue sous le nom de *maki-e*. A la différence de la laque mexicaine qui combine la graisse de l'insecte *coccus-axin* et un mélange d'huiles végétales et de terres naturelles, l'orientale est faite à base de la résine de l'arbre appelé *sumac*¹⁰⁶¹.

De Manille, comme nous l'avons détaillé auparavant, arrivèrent des caisses, des coffres, des malles, des paravents, des têtes de lit, des écritoires, des buffets décorés avec des dessins de paysages, de fleurs, d'arbres, de personnages, de parasols et même du galion. Les couleurs alors utilisées étaient seulement le rouge, le jaune, et le noir, car l'action de la laque modifiait la couleur des autres pigments¹⁰⁶². Ces pièces s'ajoutèrent aux *jícaras* et *tecomates* mexicains et avec les techniques orientales les artisans de la Nouvelle Espagne produisirent de nouvelles créations au XVIIème siècle. Au XVIIIème siècle, avec la mode en Europe des chinoiseries dont Madame de Pompadour fut une grande enthousiaste en France, on modifia et enrichit le style existant à la Nouvelle Espagne par de nouveaux thèmes orientaux, arrivés du Vieux Continent.

Ainsi naquit au Chiapas le *xicalpeste*¹⁰⁶³, cette *jícara* ornée de bouquets de fleurs sur un fond noir, très recherchée par les villages de l'isthme de Tehuantepec parce que les femmes l'utilisaient lors de la cérémonie de la *tirada de fruta*¹⁰⁶⁴.



Fig. 75: *Xicalpeste* de Chiapa de Corzo. Collection personnelle.

¹⁰⁶⁰ Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p. 139.

¹⁰⁶¹ Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 135.

¹⁰⁶² Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p.139.

¹⁰⁶³ Marita Martínez, *op. cit.*, p. 87. Dans: El comercio con Asia.

¹⁰⁶⁴ Ruth Lechuga, *op. cit.*, p. 17.

Bien que les *jícaras* soient aujourd'hui décorées avec des peintures à l'huile commerciale¹⁰⁶⁵, la pratique ancienne de couper les Calebasses à la moitié continue d'être utilisée, et le noir et l'exubérance de fleurs dénotent l'effet oriental¹⁰⁶⁶.

Les techniques mexicaines du rayé et les ornements stylisés de fleurs et d'animaux des *lacas de la China* comme on appelait les meubles, les paravents et autres objets laqués qui arrivèrent par le galion de Manille, se combinèrent dans les pièces d'Olinalá¹⁰⁶⁷. Nous pressentons que comme pour le vêtement, les missionnaires augustins et le transit des *recuas* durent avoir fortement contribué à la définition du goût et à l'élaboration des pièces.



Fig. 76: Boîtes et Calebasses d'Olinalá. Collection personnelle.

A la différence du Chiapas, les calebasses de diverses formes et tailles sont coupées en laissant la partie supérieure comme couvercle; les plus petites étaient utilisées comme boîtes à bijoux.

Une particularité des boîtes, coffres et plateaux d'Olinalá, était qu'ils étaient faits avec le bois odoriférant de l'arbre de *lináloe* -aloès-; dans les grands coffres, on plaçait les vêtements qui conservaient le parfum du bois. Sur un fond noir ou rouge, on y dessinait faune et flore à traits très délicats et fins.

¹⁰⁶⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶⁶ PÉREZ CARRILLO, Sonia. RODRIGUEZ TEMBLEQUE, Carmen. *Influencias Orientales y Europeas*. Dans: RIVERO BORRELL, M. Héctor. *Lacas Mexicanas*. México: Museo Franz Mayer, Artes de México, 1997, p. 44. (Colección Uso y Estilo n°5).

¹⁰⁶⁷ Aujourd'hui, le plus gros centre producteur du pays.

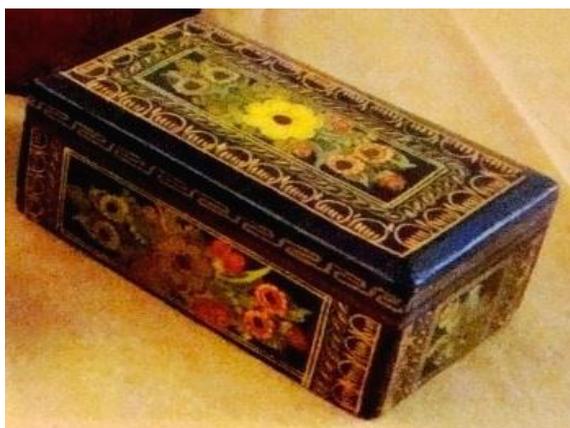


Fig. 77: Petite boîte d'Olinalá, bois d'aloès, avec un motif de fleurs sur fond noir.
Collection personnelle.

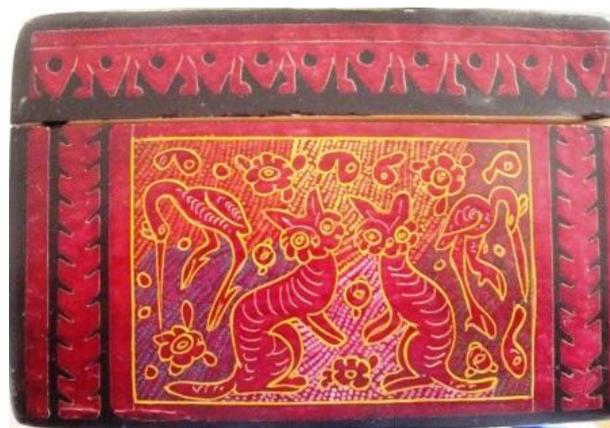


Fig. 78: Petite boîte d'Olinalá, bois d'aloès, faune y flore stylisées sur fond noir.
Collection personnelle.

Durant la vice-royauté, l'un des centres principaux où on commença à copier les *biombos*, les meubles et les pièces coûteuses qui arrivaient par le galion de Manille, fut Pátzcuaro Michoacán¹⁰⁶⁸, siège de la Douane du chemin de *herradura* qui reliait Acapulco, via Zihuatanejo, et Valladolid, aujourd'hui Morelia.

Nous nous concentrerons sur le *biombo*¹⁰⁶⁹, probablement le meuble le plus important dans la décoration des maisons de la Nouvelle Espagne, par le symbole de luxe et de pouvoir économique que lui attachait la société novo hispana.

Par ailleurs, le *biombo de rodastrado*, utilisé pour la séparation des espaces et comme pièce de décoration, fut considéré comme le meuble qui donnait la plus grande réputation. La cause peut en incomber aux cinq *biombos* qu'Ieyasu et son fils Hidetada envoyèrent en 1614 comme cadeau au vice-roi lors de l'ambassade japonaise placée sous le commandement de Jasekura.

Peut-être l'élégance du meuble et la solennité de la rencontre contribuèrent-elles à lui donner l'importance qu'il atteignit aux XVIIème et XVIIIème siècles à la Nouvelle Espagne. Symbole du lustre, le paravent, pour la qualité de ses matériaux, son prix et les thèmes choisis pour sa décoration, permettait à son propriétaire de faire montre à la fois de son pouvoir économique et de sa culture.

¹⁰⁶⁸ On produisait des plateaux qui servaient à donner le bain aux nouveaux-nés, des armoires, des écritoires, des têtes de lits, des pupitres, jusqu'aux prestigieux *biombos*.

¹⁰⁶⁹ RAE. *Biombo*: du japonais *byóbu*, de *byó*, protection et *bu*, vent.

Le dessin général tant du paravent de *rodastrado* que de chambre ne changea pas avec le temps: le paravent garda ses battants et ses panneaux, il pouvait être peint d'un ou des deux côtés, et il comporta toujours un élément asiatique comme des fleurs, des oiseaux, des ombrelles ou des pagodes. Seuls les motifs de sa décoration changèrent au fil des siècles. Au XVIIème siècle, les thèmes historiques furent les plus communément représentés ; une scène de la Conquête pouvait figurer sur l'endroit et des vues de la ville de Mexico au revers. Mais furent aussi peintes des scènes de la vie courante comme celle du paravent du *Palacio de los virreyes*.



Fig. 79: Paravent avec vue de l'Alameda et du Palais de los virreyes de México. 1676-1700. Auteur anonyme. Collection du Musée des Amériques. Madrid.

En relation avec le travail que nous présentons, ce meuble est magnifique. Y sont représentés les édifices les plus importants du gouvernement de la Nouvelle Espagne, mais les cinq panneaux de droite sont d'un très grand intérêt parce qu'ils montrent la façade de l'édifice situé en face de l'endroit où, avant le tumulte de 1692, il y avait les *cajones de los chinos* où étaient vendues les marchandises orientales arrivées par le galion de Manille. A la disparition des postes de bois dans l'incendie provoqué par cette révolte, on construisit un immeuble appelé le *Parián*, comme le marché de Manille.

Le *biombo de cama* appelé de *Las Artes Liberales* montre bien la transition du goût novohispano pour les thèmes littéraires propres au siècle des Lumières.



Fig. 80: Paravent de Las Artes Liberales. Juan Correa. Allégories de la Terre et du Vent (au revers).
Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

Ce paravent est l'unique du XVII^{ème} siècle à avoir été peint avec des idées humanistes et l'un des rares à être signés. Au revers de ce meuble, Juan Correa¹⁰⁷⁰, un des peintres les plus importants du Baroque mexicain¹⁰⁷¹, peignit, sans doute à la fin du XVII^{ème} siècle, les Allégories de la Terre et du Vent, car selon Elisa Vargas Lugo, on note qu'après 1680 *...sus composiciones tienden a profundizar en los elementos dinámicos*, ce que l'on voit sur l'image par l'intensité et le mouvement.

Les thèmes historiques furent remplacés au XVIII^{ème} siècle pour les mythologiques, les littéraires, les scènes de la vie quotidienne en plein air comme les promenades, les fêtes, les fontaines, les églises, les coutumes, les tenues, les amusements.

2.3. De la porcelaine chinoise à la céramique mexicaine.

Au début de la Colonie, arriva pour la première fois à Puebla de los Ángeles le tour de potier: on y créait des pièces qui respectaient complètement la technique espagnole et auxquelles on donna le nom de Talavera¹⁰⁷², comme ce que l'on fabriquait dans les ateliers de Talavera de la Reina en Espagne¹⁰⁷³.

Depuis le début, la porcelaine apportée par le galion de Manille eut un grand succès sur le marché de la Nouvelle Espagne. Gonzalo Obregón décrit l'évolution de cette précieuse marchandise: au XVI^{ème} siècle, le coût des pièces était leur poids en argent; à la fin du

¹⁰⁷⁰ Juan Correa, 1645-1716. Peintre mulâtre.

¹⁰⁷¹ Le baroque mexicain commence à la fin du XVI^{ème} siècle et se termine avec les premières décennies du XVIII^{ème} siècle.

¹⁰⁷² La Talavera de Puebla est la plus ancienne des céramiques et la plus continuellement fabriquée : même aujourd'hui, elle est fabriquée comme à l'époque de la Colonie, et on continue à l'appeler Talavera.

¹⁰⁷³ Marita Martínez, *op. cit.*, p. 85. Dans: El comercio con Asia.

XVII^{ème} siècle, toute maison mexicaine avait au moins une pièce de porcelaine, et au XVIII^{ème} siècle, son influence sur la *loza poblana* se refléta largement. A cette céramique, surtout celle produite à Puebla, de nouvelles pièces furent ajoutées comme des vaisselles, des bols, des flacons de pharmacie, des cuvettes qui étaient utilisées pour la propreté ou le baptême.



Fig. 81: Cuvette du début du XVIII^{ème} siècle de Puebla de los Ángeles. Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

Les pièces les plus copiées furent les jarres ou *tibors* chinois dans lesquels on pouvait conserver les épices, la poudre, les huiles. Cependant, à la Nouvelle Espagne, pour y garder le chocolat, on adaptait aux tibors un couvercle métallique avec une serrure. Miguel Ángel Fernández rappelle que ceci était du *por la herencia prehispánica que marcaba que el cacao era una moneda muy preciada*¹⁰⁷⁴.



Fig. 82: Tibor en céramique émaillée. Puebla de los Ángeles ou ville de México. XVII^{ème} siècle (?). Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

¹⁰⁷⁴ Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 141.

La décoration des pièces utilisa les motifs chinois: les ponts, les pagodes, les oiseaux et animaux exotiques¹⁰⁷⁵. Comme le firent les Portugais et les Hollandais lorsqu'ils voulurent imiter la porcelaine chinoise bleue et blanche de la dynastie Ming, les ateliers de Talavera de la Reina en Espagne essayèrent de copier le dessin bleu sur fond blanc¹⁰⁷⁶. La Nouvelle Espagne vit arriver directement la porcelaine chinoise et voulut reproduire en particulier son bleu¹⁰⁷⁷, mais les ordonnances dictèrent que *en lo refino*¹⁰⁷⁸ *deben ser sus pinturas contra haciendo a la china de muy subido azul labrado*¹⁰⁷⁹, entraînant ce bleu beaucoup plus foncé qui était appliqué de façon si épaisse qu'il ressemblait à un relief¹⁰⁸⁰.

Avec la dynastie Ching¹⁰⁸¹, de nouvelles pièces classées en familles selon la couleur dominante commencèrent à arriver à la Nouvelle Espagne. La couleur verte et le rose furent les plus importantes.

Après l'Indépendance, avec la suppression des corporations et des ordonnances, la technique de la *loza poblana* abandonna son uniformité de style, et les couleurs douces alternèrent avec des tons plus soutenus.



Fig. 83: Tibor mexicain. XXème siècle. Collection personnelle.

¹⁰⁷⁵ Gonzalo Obregón, *op. cit.*, p. 92. Dans: El Aspecto Artístico del Comercio con Filipinas.

¹⁰⁷⁶ Le bleu de la céramique de *Talavera de la Reina* était plus doux et plus délicat.

¹⁰⁷⁷ Bien que ce soit les arabes qui aient découvert l'oxyde de cobalt pour peindre la céramique et qui l'apportèrent en Chine vers 1325, ce furent les potiers chinois qui adoptèrent rapidement le nouveau pigment et améliorèrent la technique arabe en créant la porcelaine bleue et blanche.

¹⁰⁷⁸ Par *refino*, on indiquait que la *loza* qui essayait d'imiter les pièces chinoises qui arrivaient par le galion de Manille était beaucoup plus fine.

¹⁰⁷⁹ Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 141.

¹⁰⁸⁰ CORTINA, Leonor. «Polvos azules de Oriente», *Artes de México*, México, 2002, p. 53.

¹⁰⁸¹ 1644-1912.

2.4. Épices, plantes, et arbres.

Le chargement principal en épices du galion de Manille était composé de poivre, de cannelle et de clou de girofle, condiments qui à l'époque coloniale se transformèrent en éléments essentiels de la cuisine de la Nouvelle Espagne et furent l'objet d'une grande demande.

Frère Bernardino de Sahagún mentionne certaines habitudes préhispaniques: dans *las comidas que usaban los señores*, on mangeait *muchas maneras de cazuelas*. Par *cazuelas*, il faut entendre un ragoût composé de plusieurs légumes et de viande, et en effet Sahagún donne un exemple utilisant *gallina, chile bermejo, tomates y pepitas de calabaza molidas*, plat qui prit le nom de *pipián*. De la même manière, il nous parle des nombreuses façons de cuisiner les *potajes de chiles* et nous rappelle entre autres le *chilmolli*, fait de piment jaune et de tomates¹⁰⁸². Comme on le voit bien, les sauces faisaient partie de la cuisine mexicaine qui, en combinant pendant la période du vice-royaume les épices provenant d'Orient et le chocolat, donnèrent comme résultat le *molli* ou *mole*, qui passe pour être le plat le plus représentatif du Mexique.

Sans entrer dans un livre de recettes compliquées, nous voudrions présenter un plat très typique à Acapulco et sur la *Costa Grande* de l'Etat de Guerrero, la *cochinita rellena*, et un autre très simple, le riz¹⁰⁸³, ou *morisqueta*, et d'en signaler les liens avec les coutumes asiatiques.

Les récits de don Antonio de Pigafetta sur Samal, une des îles Visayas et de l'Archipel des Philippines, montrent que le riz, le porc et le coco, composaient le régime alimentaire de la majorité de ces îles. Selon Leoncio Cabrera Fernández:

*...el cerdo ocupaba un lugar privilegiado en las poblaciones prehispánicas filipinas. Las ceremonias religiosas, los ritos agrícolas y las fiestas del ciclo vital se celebraban ofrendando a los anitos –espíritus de los muertos-carne de cerdo*¹⁰⁸⁴.

Quand nous avons évoqué les *estancias de ganado* et les *haciendas* qui fournissaient la viande au galion de Manille et au port d'Acapulco, nous avons expliqué que la viande, base du régime alimentaire espagnol, fut au début transportée sur pieds; un des premiers animaux introduits à la Nouvelle Espagne fut le porc. Son acclimatation facile et sa rapide reproduction diminuèrent le prix de sa viande et en permit la consommation à tous les

¹⁰⁸² Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 463. Libro VIII. Capítulo XIII.

¹⁰⁸³ La forme la plus généralisée de consommer le riz au Mexique est "*a la Mexicana*", c'est-à-dire un riz frit ensuite cuit dans une sauce tomate.

¹⁰⁸⁴ Antonio Pigafetta, *op. cit.*, p. 75.

habitants du vice-royaume, ce qui fit écrire à Francisco de Ajofrin que...*matan cochinos todos los días*¹⁰⁸⁵.

Ces deux approches se rejoignent à Acapulco et nous permettent d'expliquer pourquoi nous pensons que la *cochinita rellena* a autant d'influence espagnole que philippine. Dans sa recette, se combinent entre autres le poivre et la cannelle, deux épices appréciées, la pomme de terre d'origine péruvienne, et les carottes qu'amenèrent les Espagnols. Et sa cuisson très lente se fait dans un four sous terre, qui peut avoir son origine dans les sociétés tant précolombiennes que philippines.

Pour le riz, malgré son origine asiatique, il n'arriva pas par le galion de Manille mais fut apporté à la Nouvelle Espagne par les Espagnols au XVIème siècle. Les arabes l'introduisirent en Espagne avec la canne à sucre, de la même origine. Hernán Cortés débuta la culture du riz et de la canne à sucre sur l'actuel Etat de Morelos, partie des terres de son marquisat. Pigafetta nous explique la manière de préparer le riz dans l'Archipel: après avoir versé dans la casserole ...*el agua, y el arroz abundantísimo, desproporcionado; dejan que este hierva, hasta que, sin agua, tórnese duro, y extraen esa masa solida a pedazos*¹⁰⁸⁶; on retrouve ainsi la *morisqueta*¹⁰⁸⁷ qui est consommée en Chine, au Japon, aux Philippines, et à Acapulco, comme dans les régions des côtes et de la *Montaña* de Guerrero et d'autres endroits du Mexique comme au Michoacán.

Une autre manière coloniale de préparer le riz était en *atole*, ou en en faisant l'excellente *horchata*: l'une se sert chaude et l'autre froide, mais les deux comportent de la cannelle.

Au XVIIème siècle, les tamariniers¹⁰⁸⁸ faisaient déjà partie du paysage d'Acapulco, il y en avait dans la cour intérieure du couvent de Nuestra Señora de Guía, le galion qui les avait amenés de Manille s'amarrait aux troncs de deux d'entre eux, et on les connaissait en ville. Car depuis 1584, selon Oropeza Keresez, on les rencontrait dans le port. Domingo Fernández de Navarrete les dénomma les *celebres tamarindos reales*, et comme Francisco de Ajofrin, mentionna leurs qualités thérapeutiques. Durant la Colonie, on avait l'habitude de préparer une eau fraîche avec ce fruit. Jusqu'à ce jour, on fait une pâte à base de tamarin, de sucre ou de sel, appelée pulpe de tamarin, qui est devenu un des bonbons traditionnels du port.

¹⁰⁸⁵ Francisco de Ajofrin, *op. cit.*, p. 89.

¹⁰⁸⁶ Antonio Pigafetta, *op. cit.*, p. 109.

¹⁰⁸⁷ RAE. *Morisqueta*: Riz cuit à l'eau sans sel.

¹⁰⁸⁸ *Tamarindus indica*: par *indica*, on pourrait croire qu'il est originaire d'Inde, mais en réalité, il provient d'Afrique tropicale et pousse de manière sauvage partout au Soudan. Il semble qu'à partir d'Inde, il arriva en Perse et chez les arabes qui lui donnèrent le nom de *tamar hindi*, donnant son nom commun et générique.



Fig. 84: Différentes saveurs de pulpe de tamarin. Marché des bonbons typiques à Acapulco. Collection personnelle.

La cuisine régionale de l'Etat intégra aussi le tamarin dans ses boissons, froides comme on la consommait au XVIIème siècle, ou en *atole*, boisson préhispanique à base de maïs moulu à laquelle on ajoute de l'eau, du sucre roux ou *piloncillo*, et enfin le tamarin pelé et dénoyauté, servie chaude.

Selon Maximino Martinez, la mangue¹⁰⁸⁹ de Manille, originaire de Ceylan, d'Inde et de Malaisie, fut introduit au XVIIème siècle à la Nouvelle Espagne, et les premières plantations commencèrent à Córdoba Veracruz. José Pasta Tagliabue et Silvio Zavala confirment que ce délicieux fruit arriva par le galion de Manille, et devint en raison de sa facilité d'adaptation l'un des arbres fruitiers les plus répandu dans le pays.

Nous avons évoqué le cocotier pour son importance pour Acapulco et sa relation avec les *indios chinos* quant à sa culture et son usage au XVIIème siècle, mais nous pouvons y revenir pour montrer que les coutumes d'antan, importées par le Galion de Manille, forment une partie de la vie quotidienne d'Acapulco et du pays. De la même façon que le tamarin, le cocotier était apprécié pour ses vertus curatives et était utilisé pour soigner les blessures : l'huile, comme le note Pigafetta aux Philippines, servait aussi autant pour s'arranger et pour la coiffure que pour la cuisine. De la sève du cocotier, la *tuba*, on fabriquait en plus du vin de cocos le *charape*¹⁰⁹⁰, et le vinaigre.

La noix de coco était utilisée pour fabriquer les fameux vases *chocolateros*, décorant leurs parois extérieures *con motivos geométricos aves y flores*¹⁰⁹¹. Pour l'*arriería*, son usage fut très important : avec la fibre de l'écorce de coco, on fabriquait le *sudadero* avec lequel on

¹⁰⁸⁹ RAE. *Mango*: du tamil *mānkāy*. Arbre de la famille des Anacardiacees.

¹⁰⁹⁰ *Charape* : boisson aigredouce et enivrante, préparée avec de la *tuba* et du *piloncillo*, le sucre brun. Dans Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 96.

¹⁰⁹¹ Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 159.

protégeait le dos des bêtes de somme ou du cheval ; et finalement avec les feuilles, on fabriquait les toits de *palapa*, mot d'origine philippine si utilisé en espagnol qu'on en oublie l'origine réelle.

Jusqu'à ce jour à Acapulco, l'eau de coco se boit, et on dit qu'elle est utile pour se déparasiter à jeun. La *tuba* est encore fabriquée, seulement en petites quantités, car sa fabrication tue le palmier. On continue à faire un *atole* de coco qui intègre dans sa recette une autre épice en provenance des Moluques et des Philippines, la cannelle, ainsi qu'un gâteau au lait, au sucre et à la pulpe de cocos, appelé la *cocada*, recette de bonnes sœurs du XVIIème siècle qui par ailleurs confectionnaient de la confiture de cocos qu'elles envoyaient aux communautés de religieux¹⁰⁹².



Fig. 85: *Cocada*. Marché des bonbons typiques à Acapulco. Collection personnelle.

Si la culture du cocotier au Mexique¹⁰⁹³ est l'une des plus importantes au monde, ce sont les états mexicains de Guerrero, de Colima et de Tabasco où il y a le plus de palmeraies. Rappelons que ce fut au port de Salahuá à Colima qu'arriva pour la première fois la noix de coco à bord du navire d'Álvaro de Mendaña lors de son retour des îles Salomon vers le Pérou.

2.5. Les chats.

Pigafetta raconte que lorsqu'ils naviguèrent durant trois mois à travers le Pacifique, manquant de viande et de biscuit frais, la faim les obligea à manger les rats, dont le prix à l'unité

¹⁰⁹² HERNÁNDEZ SERRANO, Federico, «México, sus dulces confituras y ambrosias», *Artes de México*, 1969, XVI, n°121, p. 14.

¹⁰⁹³ Bien que son origine géographique soit encore objet de débat, puisque en raison de sa dispersion, on ne dispose pas d'origine sûre.

atteignit un demi-ducat. A son passage par les îles de l'archipel de San Lázaro, Pigafetta se rendit compte que les indigènes avaient des chats dans leurs maisons.

Outre le fait qu'ils considéraient les chats comme des animaux de bon présage, les marins japonais pensaient qu'ils étaient capables d'alerter de la tempête par leurs miaulements divers¹⁰⁹⁴.

Le manque d'information relative à la perte de soies et de textiles autrement que par l'humidité nous pousse à confirmer que, au contraire du voyage de Magellan, le galion de Manille n'avait réellement pas de rats à bord et il est probable que la présence de chats, inexistant à ce moment-là sur les autres navires de la flotte, empêcha que les rats embarquent clandestinement. Les Officiers Royaux rapportaient au XVII^{ème} siècle que les soies, les cotons et les autres textiles qui arrivaient de Manille, les voiles des bateaux, étaient pourris par l'humidité, mais pas rongés par les rats¹⁰⁹⁵: il devait y avoir beaucoup de chats dans la ville et dans les *Almacenes Reales* d'Acapulco pour éloigner la menace endémique de tous les ports.

Selon José Manuel López Victoria, avant les travaux de l'actuelle jetée, il y avait à Acapulco une plage nommée *la playa del Gato*, maintenant disparue¹⁰⁹⁶.

L'ensemble de ces informations nous confirme l'arrivée des chats, car le mole se trouve où le galion de Manille jetait l'ancre. On pourrait ainsi dire que les ancêtres des chats d'Acapulco furent originaires des Philippines.

Dans ce chapitre final, nous avons cherché quels furent les domaines plus précis et pratiques dans lesquels s'inséra l'influence d'Extrême-Orient, véhiculé par le galion de Manille au XVII^{ème} siècle. Cette influence toucha les domaines de la subsistance journalière, les plus communs, qui, grâce à leur simplicité, lui permirent de se projeter ensuite dans toute la Nouvelle Espagne. Les coutumes mexicaines furent modifiées en grande partie avec l'arrivée des Espagnols; l'importation d'esclaves noirs contribua aussi, certes en moindre mesure, à transformer certaines pratiques. Mais les influences philippine, japonaise, ou d'autres pays d'Extrême-Orient, surtout de Chine, allèrent plus loin que modifier le côté pratique des choses: elles apportèrent une touche d'exotisme, de raffinement, sophistiquèrent le goût des

¹⁰⁹⁴ Romero Giordano, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰⁹⁵ AGI. Contaduría, 902, desde 4-XII-1609 hasta fin octubre-1610/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

¹⁰⁹⁶ José Manuel López Victoria, *op. cit.*, p. 82. Dans: Leyendas de Acapulco.

Novohispanos. La Nouvelle Espagne sut bien profiter des apports de l'Orient qui enrichirent et embellirent sa culture.

Ainsi, les soies, le chargement principal du galion, habillèrent les riches Novohispanos et les rapprochèrent de leurs pairs d'Espagne. En simples fils, dans les blouses, ou dans les *rebozos*, elles se combinèrent avec le coton auparavant réservé à la noblesse aztèque, et aux nouveaux textiles introduits par les Espagnols, et même les classes défavorisées de la Nouvelle Espagne purent acquérir cette marchandise synonyme de luxe, en s'en inspirant pour créer ses jolis costumes qui sont aujourd'hui l'orgueil du Mexique.

Pour les laques, les paravents et la céramique, objets de la maison utilisés autant comme ustensiles que comme partie du mobilier, on associa dans leur création les connaissances artistiques locales aux espagnoles, et dans ce cas spécifique aux chinoises et aux japonaises. La recette est identique: entremêlées et unies, elles vont donner un style artistique unique, le Novohispano.

Déjà enrichie par l'apport espagnol, la cuisine préhispanique se transforma en une des meilleures et plus populaires du monde¹⁰⁹⁷ grâce à la contribution des épices qui arrivèrent par le galion de Manille. Le cocotier, le tamarinier et le manguier de Manille, arbres qui traversèrent aussi le Pacifique, s'enracinèrent tant dans les coutumes mexicaines que s'il n'y avait pas le nom de Manille on oublierait que ces espèces végétales n'appartenaient pas initialement à la flore mexicaine.

Plus de trois sociétés s'unirent à la Nouvelle Espagne, donnant naissance au Novohispano qui hérita de l'esprit d'acceptation, de la flexibilité, et de l'aptitude des indigènes, de l'audace des Espagnols, de la force des noirs, de la subtilité des Chinois, et de la beauté des Malais. Le climat d'ouverture dans lequel se développa cet individu fut alimenté par un formidable échange commercial international, à travers le Pacifique avec le galion de Manille et l'Atlantique avec les galions de la *Flota*. Les nouveaux courants culturels entrèrent comme un torrent dans le vice-royaume et le nouvel homme, à l'esprit ouvert, assimila ces échanges et les réinterpréta de façon admirable.

Ainsi, Acapulco, à travers sa population, fut le creuset d'une lente, profonde, puissante et continue transculturation, donnant naissance à une nouvelle identité, à un nouvel homme,

¹⁰⁹⁷ Récemment convertie en Patrimoine immatériel de l'Humanité par l'UNESCO (2010).

attiré par les nouveautés esthétiques, vestimentaires, culinaires, dont la pérennité durant les siècles suivants nous confirme la force initiale.

*
* *